

Mon fracas, ma boréale

Julia Pawlowicz

Numéro 143, novembre 2014

Territoires

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/72860ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Pawlowicz, J. (2014). Mon fracas, ma boréale. *Moebius*, (143), 53–58.

JULIA PAWLOWICZ

Mon fracas, ma boréale

l'Abitibi c'est les lacs tout le long de la route
l'envie toujours de sauter dans leur eau claire
il n'y a pas de plus grands ciels que ces ciels-là
suspendus si haut au-dessus de nos têtes
qu'on n'espère jamais toucher aux nuages
il y a des gisements ici on arrache la terre
on choisit les rochers on les dynamite
on cherche des filons qu'on trouve et qu'on dépouille
il n'y a personne dans l'obscurité pour savoir
combien on prend
combien on mange
combien on est gourmands
impitoyables
sous la terre il n'y a que l'impression du trop-plein à vider
et le silence
et les explosions
moi j'extrais le minerai de la carrière
je conduis le truck immense
je déchire tout sur mon passage
les roues de mon camion sont plus hautes qu'un enfant
c'est mon playground
mon carré de sable hors proportions
le soir quand je m'arrête je regarde
les strates couleur sable et lune de la mine
un inventaire des âges préhistoriques
il y a eu beaucoup de pluies ici jadis
beaucoup d'hivers et de très nombreux printemps
différentes ères
des crues des déplacements de glaciers
sans doute des loups sont morts dans ce qui était la forêt

leur carcasse est devenue de la poussière
aujourd'hui on chercherait longtemps pour trouver les traces
d'une saison
il n'y a plus d'animaux sauf nous vus du ciel
des fourmis patientes
en marche à rebours dans le temps

le village c'est pas la grosse affaire non plus
moi j'avais pas d'autre endroit où aller
je me suis habitué au clocher de l'église
aux rues de béton vides sur l'heure du souper
aux nouveaux quartiers propres aux expropriations
aux tas de roches grises partout autour aussi
ici on est coupés de la forêt et du monde
on sent une sorte de paix parfois
on est apatrides
sans attaches
le soir à taverne on trouve des filles
des danseuses
importées des quatre coins de la province
pour des shifts de quinze jours
anonymes
des Cindy des Crystal
des noms comme dans un feuilleton à tv
on commente leur passage
on se demande lesquelles parlent français

mon premier souvenir de toi est une odeur
un mélange de ta sueur et de poussière de route
le pouce levé
imprudente
j'ai arrêté mon camion et tu es montée dedans
tu sentais peut-être le genévrier ou l'épinette
un parfum collant mais frais et j'ai pensé
non
elle ne devrait pas être là sur l'accotement
entre Val d'Or et Malartic
c'est le soir
après c'est juste ta peau claire que je me rappelle
cette odeur après la douche elle a tout de suite disparu
dans mon camion tu as dit j'aime la route

moi j'étais figé sans réplique
les épinettes défilaient et la nuit s'installait
le paysage hachuré par mes phares
accompagnait le rythme des battements de mon cœur
le muscle aurait pu flancher
je sentais tellement de désir pour toi
même la danseuse hawaïenne sur le dash me semblait
 érotique
le plastique aux couleurs vives
chaque ondulation du bassin mécanique
j'aurais pas imaginé un jour t'appeler ma douce
je t'ai dit finalement tu veux boire un café
quand tu as souri quand tu as répondu oui j'ai même pas
 tourné la tête
je voyais le monde s'ouvrir
et au-delà du monde il n'y avait plus ni route ni camion
une fois chez Tim je ne savais même pas
comment je nous avais transportés jusque-là

dans ce temps-là j'avais des rêves simples
je les avais débusqués dans des revues froissées dans le fond
 de la shop
dans des almanachs
dans certains catalogues
c'étaient des robes à carreaux ou des odeurs de pain
des cheveux bouclés
des images sur lesquelles un bras nu est plus désirable
 encore qu'un sein
des images pour d'autres sans doute
venues d'autres temps aussi
toutes des images de toi au fond
 ma femme

si on veillait trop tard au village je venais malin
les hommes te tournaient autour
je voyais au fond de leurs yeux
je me souvenais de moi dans un autre temps
les belles filles les bonnes filles les filles qu'on ne connaît
 pas ici sont rares
tu étais un diamant brut accoudée au comptoir

quelque chose de toi brillait plus fort et plus loin que
l'étoile polaire
on enfilait les shooters
je redemandais à boire mais je vais te l'avouer maintenant
je n'ai jamais bu plus que la moitié de ce que tu as descendu
dans ta gorge
non
j'étais aux aguets
toujours en état de veille

à la fin du printemps
un jour de vents trop chauds venus du fond du monde
j'ai tout compris
j'ai vu clair en moi
il y avait tes hanches tes mains de porcelaine oui
mais autre chose que ton corps ou ta voix me remuait
en dedans
un espoir franc était né au fond de ma poitrine
ça déménageait mes respirations
ça me donnait le goût de me tenir droit
ta présence
s'était installée là
en moi comme dans une maison

il y avait des jours où on ne parlait pas
tu buvais ton café en silence et je traînais dans la chambre
des fois tu regardais par la fenêtre les oiseaux dehors
il n'y a rien à dire de ces jours-là rien à raconter à personne
pourtant c'était l'essentiel de l'affaire
c'étaient les jours les meilleurs
les jours de silence comme une fête
les jours de bonheur à murmurer des mots insignifiants
une chaleur partagée
rien que l'envie de voir s'arrêter l'horloge
des fois on allait au spot à bleuets
dans cette partie de la forêt il y avait eu un feu immense
ça commençait à faire longtemps
on partait en quatre-roues
il fallait se méfier des ours garder un œil ouvert
tu t'amusais comme une petite fille
le dessous des ongles l'espace entre les dents

tout devenait violet
tu me promettais des tartes
mais tu mangeais tout au fur et à mesure
je guettais les mouvements des bêtes dans les buissons
je pensais
elles ont la même chance que moi
spectatrices

au retour
on faisait l'amour dès qu'on avait franchi la porte
quand tu te cambrais tu pouvais avoir l'air féroce
il y avait dans ton cri quelque chose des origines
surgissant de loin et d'ailleurs
j'aimais poser mes mains sur tes hanches
rester un instant immobile
regarder ta peau contre la mienne et la bosse timide de
 ton coccyx
son duvet transparent et frêle
je possédais tout ça
je ne le disais pas comme ça mais je le pensais tous les jours
tu étais à moi
je connaissais chaque racoin de ton corps toutes tes cicatrices
surtout j'avais la passion des endroits inutiles
du haut du genou et du pli des aisselles
personne n'aurait jamais pu me les prendre
notre histoire
 une géographie
il y a eu aussi quelques vacances rares
toi tu voulais toujours aller plus loin monter les marches
 du pick-up
être mon assistante ma copilote
une grande carte dépliée sur les cuisses
tu rêvais de la mer tu nommais Cape Cod tu disais Virginie
mais les vagues là-bas auraient pu emporter ton corps
je te préférerais dans la forêt sous les épinettes
dans ton abri conifère
avec moi
dans l'immobilité patiente des choses

quand ton ventre a gonflé la terre est devenue minuscule
le territoire autour de nous
l'espace a rétréci

il fallait voir comme les sapins
agitaient leur tête dans les vents sous les boréales
tu aspirais le monde sous ta peau

autour de nous il n'y avait plus rien
et rien d'autre n'a plus jamais existé